



HAL
open science

L'enfant, objet a de Lacan

Alain Vanier

► **To cite this version:**

Alain Vanier. L'enfant, objet a de Lacan. Figures de la psychanalyse, 2002, L'enfant et les psychanalystes, 24, pp.39-49. 10.3917/fp.024.0039 . hal-01523999

HAL Id: hal-01523999

<https://hal.science/hal-01523999>

Submitted on 6 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'enfant, objet *a* de Lacan*

Alain Vanier

Il peut paraître paradoxal de parler de l'enfant comme objet *a*, puisque le maître mot des dernières décennies psychanalytiques était l'enfant-sujet. Pourtant cette distinction de l'enfant-sujet et de l'enfant-objet se trouve dans Freud : l'enfant *als Subjekt* et l'enfant *als Objekt*. Objet pour l'Autre, sujet puisqu'il parle, la question est la façon dont se nouent ces fils. Je partirai d'une séance du premier séminaire de Lacan, où il évoque l'article de Freud « Des transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal¹ », il commente le graphique de l'article en proposant l'équation suivante : « Enfant = phallus = excrément, etc. » Soulignons le « etc. » Je soutiendrai que cette formule rassemble ce que Lacan va déplier, réinterpréter le long de ses retours au problème du statut de l'enfant, car Lacan a beaucoup parlé de l'enfant. C'est donc ce mouvement que je propose de dégager, ici très succinctement.

Tout d'abord, l'enfant imaginaire. Initialement pour Lacan, la seule perception de l'image spéculaire le constitue, dans un temps où ce prématuré est dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage. Cette matrice du moi constitue celui-ci comme un *alter ego*. Les autres imaginaires, avec qui s'agence le transitivisme propre à ce moment de la vie, sont d'abord les membres de la fratrie, d'où la place de la jalousie au cœur du sentiment social. Car cet autre est, avant tout, un intrus : séduction, parade, despotisme, agressivité, le jeu de ces identifications imaginaires est entièrement réversible. La relation à la mère

* Texte réécrit d'une intervention aux Journées d'Espace analytique, « Qu'est-ce qu'un enfant ? », le 8 octobre 2011.

1. « ... les concepts d'excrément (argent, cadeau), d'enfant et de pénis sont mal discriminés et facilement échangés les uns contre les autres [...] Je suis convaincu que les multiples relations dans la série excrément-pénis-enfant sont maintenant devenues totalement confuses... », Freud propose alors ce graphique que Lacan commente. Voir S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. XV, Paris, PUF, 2002, p. 53-63.

est prise, elle aussi, dans cette relation imaginaire, car son corps est dans l'image, objet d'une identification primitive, forme privilégiée du réel, contenant universel, pourra dire Lacan après Melanie Klein. Mais la perception seule permet-elle de comprendre cette assomption identificatoire marquée par une jubilation, à entendre comme jouissance au sens littéral de possession d'un bien - de prise de possession de cette image du corps - dont témoignent les jeux et les mimiques de l'enfant face au miroir ? D'autant qu'il y a des enfants qui ne se voient pas, qui ne se reconnaissent pas dans le miroir. Lacan fait alors intervenir un tiers terme, le phallus. Il est là dès le départ : enfant = phallus. « Exigence du phallus chez la mère, que l'enfant symbolise ou réalise plus ou moins », ce dont l'enfant ne sait rien, car le premier triangle imaginaire ne se conçoit que du point de vue maternel. La mère ne voit pas son enfant comme l'enfant se voit : « De même, à quel moment l'enfant est-il en mesure de s'apercevoir que ce que sa mère désire en lui, sature et satisfait en lui, c'est son image phallique à elle, la mère. Quelle possibilité l'enfant a-t-il d'accéder à cet élément relationnel ² ? »

La distinction de deux ternaires - imaginaire et symbolique - permet une solution. Il y a le phallus imaginaire et le phallus symbolique, c'est-à-dire la configuration œdipienne où intervient le Nom-du-Père. Ce qui permet à Lacan d'affirmer « le Nom-du-Père, il faut l'avoir, mais il faut aussi savoir s'en servir³ ». Ainsi, « la mère n'est pas simplement celle qui donne le sein, elle est aussi celle qui donne le seing de l'articulation signifiante », dit-il l'année suivante⁴, et elle le donne au Nom du Père dans lequel elle, la mère, névrose vivante, est prise.

2. J. Lacan, Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet* (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 1994, p. 56.

3. J. Lacan, Le Séminaire, Livre V, *Les formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 1998, p. 156. On pourrait reprendre cette autre formule qui fait écho dix-huit ans plus tard à la première, pour interroger proximité et écart, qui témoignent du mouvement de quasiment tout le Séminaire : « C'est en cela que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir », J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome* (1975-1976), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 2005, p. 136.

4. J. Lacan, Le Séminaire, Livre VI, *Le désir et son interprétation* (1958-1959), inédit, 19 novembre 1958.

Il y a donc l'enfant du symbolique, l'enfant symbolique comme phallus symbolique circulant entre les lignées. Mais l'enfant de la lignée est toujours inscrit sur un mode symbolico-imaginaire. Le symbolique est toujours imaginé. Ainsi, tous les petits rituels, aussi bien que les grands, autour d'une naissance, articulent cela : déclaration à l'état-civil, baptême, circoncision, jeu des ressemblances (« c'est le portrait de son grand-père »), etc. Tout cela sert à inscrire l'enfant au titre d'une généalogie et à signifier à la mère que cet enfant n'est pas son objet⁵, ce qui marque une séparation qui anticipe sur l'effet - du côté de l'enfant - de ce qui se produira du stade du miroir à la métaphore paternelle.

Ainsi, le stade du miroir, repris par Lacan au début des années 1960, s'en trouve modifié. « Il faut donner alors toute son importance à ce geste de la tête de l'enfant qui, même après avoir été captivé par les premières ébauches de jeu qu'il fait devant sa propre image, se retourne vers l'adulte qui le porte, sans qu'on puisse dire sans doute ce qu'il en attend, si c'est de l'ordre d'un accord ou d'un témoignage, mais la référence à l'Autre vient jouer là une fonction essentielle [...] De cet Autre, pour autant que l'enfant devant le miroir se retourne vers lui, que peut-il venir ? Nous disons qu'il n'en peut venir que le signe *image de a*, cette image spéculaire, désirable et destructrice à la fois, effectivement désirée ou non⁶. » La mère porte l'enfant face au miroir, celui-ci se retourne, la mère nomme l'image, un signifiant se détache de l'Autre - des autres signifiants -, signifiant qui va représenter le sujet auprès de cet Autre, auprès de cet ensemble décompleté de signifiants. Mais quand il se retourne vers l'image, elle n'y est plus, elle n'est plus la même, elle est passée au champ de l'Autre, et « il n'y subsiste que cet être dont l'avènement ne se saisit qu'à n'être plus⁷ ». Ainsi, ce n'est plus la perception mais la médiation de l'Autre qui confère son image au sujet. En même temps, en se retournant vers la mère, il a saisi dans son regard que cette image de lui représente quelque chose pour elle

5. « La vie en commun des hommes fut donc doublement fondée, par la contrainte au travail que créa la nécessité extérieure, et par la puissance de l'amour qui ne voulait pas être privé, pour ce qui est de l'homme, de l'objet sexuel trouvé en la femme, pour ce qui est de la femme, de la portion détachée d'elle qu'est l'enfant. » S. Freud, « Le malaise dans la culture », dans *Œuvres complètes*, vol. XVIII, Paris, PUF, 2002, p. 287.

6. J. Lacan, Le Séminaire, Livre VIII, *Le transfert* (1960-1961), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 2001, p. 415.

7. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 678.

sans savoir quoi. C'est un x, une énigme, une marque de l'investissement libidinal de l'image du corps dont la modalité demeure énigmatique, quelque chose qui tient à l'inconnu du désir de la mère, mais lui donne sa valeur phallique qu'il reviendra au sujet d'assumer au temps suivant. La métaphore paternelle, au cœur de l'Œdipe, reprendra rétroactivement le stade du miroir, en lui donnant à la fois sa valeur traumatique et son sens, sexuel, ce qui est cohérent entre imaginaire et symbolique, puisqu'il a pour fonction de suppléer au non-rapport sexuel en le recouvrant de l'interdit. C'est pourquoi, pas plus dans l'analyse de l'enfant que dans celle de l'adulte, il n'est indispensable d'alimenter le versant du sens. Chez l'enfant, cela conduit à l'accomplissement de sa névrose infantile, ce qui est parfois le mieux qu'on puisse faire, et permet souvent une réussite thérapeutique. D'autant qu'à un certain âge, comme Lacan a pu le dire, la constitution de la névrose infantile, son accomplissement, est la même chose qu'une analyse. Mais l'analyse de l'enfant peut ne pas en rester là, même si sa fin demeure problématique.

Et puis il y a l'enfant réel, l'enfant comme sujet de tous les mystères pour l'adulte⁸. C'est aussi ce que l'on rencontre brutalement lorsque chute ou n'a pas pu se mettre en place la vêtue phallique. Tous les accidents périnataux - malformations, enfants dissemblables - qui brutalement démentent l'enfant imaginé, l'enfant de la promesse, mais aussi l'émergence de figures mythiques de l'enfant - sorcier, possédé - peuvent en fournir l'occasion. Maud Mannoni en a fait l'objet de son ouvrage de 1964, *L'enfant arriéré et sa mère*, premier livre publié par Lacan dans sa nouvelle collection « Le champ freudien ». Elle développe, ce que les analystes n'avaient pas abordé jusque-là, la place de l'enfant dans le fantasme maternel. Elle y reviendra en 1967 dans *L'enfant, sa maladie et les autres*. Cette place de l'enfant dans le fantasme de la mère est donc liée au désir, et à la jouissance à laquelle le fantasme fait écran. L'oscillation entre ces deux pôles conduira Lacan dans sa « Note sur l'enfant » en 1969⁹ à distinguer deux configurations : d'une part, « le symptôme [de l'enfant] peut

8. En forçant un peu le trait, on pourrait mettre en relation une formule comme celle de 1953 : « Les adultes, pour l'enfant, sont transcendants pour autant qu'ils sont initiés. Le plus curieux est que justement les enfants ne sont pas moins transcendants pour les adultes. C'est-à-dire, par un système de réflexion caractéristique de toute relation, l'enfant devient, pour les adultes, le sujet de tous les mystères » avec celle de 1973 : « Le réel, dirai-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient. »

9. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373-374.

représenter la vérité du couple familial », c'est-à-dire qu'il est ainsi référé à des coordonnées œdipiennes - le couple - et à la signification phallique. Mais, autre possibilité, l'enfant peut devenir « l'«objet» de la mère, et n'a plus comme fonction que de révéler la vérité de cet objet ». Il ajoute : « L'enfant *réalise* la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme objet *a* dans le fantasme » qu'il sature. Et ceci n'implique rien quant à la « structure spéciale » du désir de la mère. Il peut être névrotique, le symptôme témoigne alors de la culpabilité inconsciente ; pervers, le symptôme manifeste la fonction de fétiche de l'enfant ; psychotique, le symptôme de l'enfant incarne « un primordial refus ». Il conclut ainsi : « Bref, l'enfant dans le rapport duel à la mère lui donne, immédiatement accessible, ce qui manque au sujet masculin : l'objet même de son existence apparaissant dans le réel. Il en résulte qu'à mesure de ce qu'il présente de réel, il est offert à un plus grand subornement dans le fantasme. » Rappelons que, deux ans plus tôt, Lacan insistait sur la nécessité que la mère ne prenne pas l'enfant comme objet transitionnel.

Mais la perversion féminine a son lieu normal, à savoir la maternité. « S'il y a moins de perversion chez les femmes que chez les hommes, c'est qu'elles satisfont en général leur rapport pervers dans leur rapport avec leurs enfants ¹⁰. » En disant cela, Lacan ne dit rien de vraiment neuf. Il se souvient de ce que Freud écrivait : « L'amour de la mère pour son nourrisson qu'elle allaite et soigne est quelque chose qui a une bien plus grande profondeur que son affection ultérieure pour l'enfant adolescent. Cet amour possède la nature d'une relation amoureuse pleinement satisfaisante, qui comble non seulement tous les désirs psychiques mais aussi tous les besoins corporels, et s'il représente l'une des formes du bonheur accessible à l'être humain, cela ne provient pas pour la moindre part de la possibilité de satisfaire sans reproche également des motions de désir depuis longtemps refoulées et qu'il convient de désigner comme perverses ¹¹. »

10. J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, op. cit., 17 juin 1959.

11. S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci* (1910), trad. J. Altounian et al., Paris, Gallimard, 1987, p. 146 ; mais aussi : « Les rapports que l'enfant entretient avec la personne qui prend soin de lui sont pour celui-ci une source incessamment jaillissante d'excitation sexuelle et de satisfaction à partir des zones érogènes, d'autant plus que cette personne - généralement la mère - gratifie l'enfant de sentiments qui proviennent de sa propre vie sexuelle, qu'elle le caresse, l'embrasse et le berce et le prend très clairement pour substitut d'un objet sexuel de plein droit. » S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), trad. F. Cambon, Paris, Flammarion, 2011, p. 228.

L'une des difficultés de cette note de 1969 vient de cette opposition qui semble radicale entre deux statuts du symptôme. Je crois qu'il est plus conforme à l'expérience de la lire comme développant des variantes du symptôme de l'enfant, le premier n'excluant pas le second et réciproquement. Ainsi, cette jeune femme, mère d'un bébé de six mois, se réveillant en criant toutes les nuits, l'obligeant à dormir dans sa chambre ; à cette seule condition, il se calmait. Au bout de deux ou trois entretiens, elle a fini par dire que cette situation lui permettait de se soustraire aux demandes sexuelles de son mari qu'elle ne supportait plus.

Ce simple aveu lui a permis de regagner la chambre conjugale, les pleurs nocturnes du bébé cessant miraculeusement - le symptôme peut représenter la vérité du couple familial. Mais, il faut bien le dire, la vie sexuelle du couple n'en a pas pour autant repris avec beaucoup d'entrain. D'autre part, cette perversion maternelle normale, voire ces configurations banales expliquent mal le symptôme somatique que Lacan met en avant. Si on évoque ce qu'il a pu dire sur la série phénomène psychosomatique/psychose/débilité, on ne voit pas en quoi la culpabilité inconsciente de la mère dans laquelle l'enfant est pris serait à ce point dommageable, car je ne connais pas de mère pour laquelle l'enfant ne soit pas peu ou prou en position de témoigner de sa culpabilité œdipienne inconsciente.

Mais Lacan est à cette époque dans une élaboration qui vise à articuler l'objet *a* et le phallus. Il me semble - pour la question qui nous occupe - qu'il avance une solution en deux temps. Quand il propose les quatre discours, il souligne qu'il n'a pas eu besoin du phallus pour les écrire. Dans un débat avec Serge Leclaire, Moustapha Safouan et d'autres, il s'étonne qu'aucun de ses élèves ne le lui ait fait remarquer, que personne ne s'en soit aperçu. En effet, pas besoin du phallus, parce qu'il est sous-entendu ; il est une condition même de cette écriture. Puis, avec les formules de la sexuation, le phallus devient fonction phallique, séparatrice, fonction du manque. L'objet *a* se distingue suivant les cas d'être ou non phallicisé, c'est-à-dire séparé, et c'est toute la distance du désir à la jouissance.

En 1975 : « Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si ledit amour, ledit respect est, vous n'allez pas en croire vos oreilles, père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet petit *a* qui cause son désir. Mais ce que c'est une femme en petit *a* cueille, si je puis m'exprimer ainsi, n'a rien à voir dans la question ! Ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets *a* qui sont les enfants auprès

12. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXII, *R.S.I.* (1974-1975), inédit, 21 janvier 1975.

de qui le père pourtant intervient, exceptionnellement dans les bons cas, pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-Dieu si vous me permettez, la version qui lui est propre de sa perversion, seule garantie de sa fonction de père, laquelle est la fonction de symptôme telle que je l'ai écrite...¹². » C'est parce que la mère est en *a* pour le père qu'elle accueille l'enfant en position d'objet *a*. La père-version du père permet, provoque cette perversion féminine normale qu'est la maternité. Donc, l'enfant objet *a* de la mère, cause du désir, plus-de-jouir avec l'équivoque de ce « plus » qui inclut un sens privatif, une limite, et la valeur de quelque chose qui pourrait se récupérer et qui circule dans le lien social.

Les mères psychotiques présentent souvent ce qu'il y a de plus lisible pour saisir ce que veut dire « objet *a* de la mère » quand cette dimension n'est pas éliée. Une patiente venait d'accoucher d'une petite fille à qui elle avait donné son propre prénom. L'enfant n'étant pas reconnue par le père, porte également son nom. La relation spéculaire est marquée, non seulement par la similitude des noms, mais aussi par un certain nombre de manifestations liées au regard. Elle ne peut pas regarder sa fille, pas plus que le personnel - elle porte tout le temps des lunettes de soleil, y compris dans la pénombre de la chambre. Elle donne au bébé le biberon à distance, l'enfant couché sur le lit, le biberon calé par des oreillers, elle-même reste debout, le regard fixé au sol. Les volets de la chambre sont fermés, les rideaux tirés. Elle se met peu à peu à développer un délire de surveillance. Le regard prend toute la place, regard persécutant, jouisseur, non séparé ; ce regard qu'est ce bébé même qui porte exactement son nom ; elle pourra d'ailleurs dire que l'échange des regards avec le bébé signifierait la mort de l'un des deux. Cette vignette clinique permet d'entendre autrement ces expressions populaires, devenues désuètes, quand, pour parler de leur enfant, certaines mères disaient « mes yeux », mais aussi « ma crotte ! », soit rien moins que l'équation enfant = phallus = excrément.

On peut évoquer le cas d'Esther relaté par Winnicott¹³. La mère d'Esther est psychotique. Cette mère « peut avoir donné à son bébé un démarrage exceptionnellement bon ». Mais à un moment donné - c'est toujours au bout d'un certain temps, quand le bébé demande autre chose, quand le circuit de la

13. D.W. Winnicott, « The Effect of Psychotic Parents on the Emotional Development of the Child » (1961), dans *The Family and Individual Development*, Londres, Tavistock/Routledge, 1965, p. 69-78.

demande se met en place que survient un moment très difficile pour ces mères ¹⁴ -, la mère d'Esther la jette dans un canal, après être passée, en se faisant remarquer, près d'un ancien agent de police qui creusait là un trou ; il sauvera l'enfant.

Le bébé qu'on jette, cet objet qui choit, pur rebut, la présence d'un représentant de la loi, et même le trou, on retrouve ainsi toutes les coordonnées des propositions de Lacan. D'ailleurs, Winnicott commente : « Elle pouvait jeter le bébé mais elle ne pouvait pas se séparer [*separate*] elle-même du bébé. » Il s'agit bien de séparation que seule la mise en jeu de la fonction phallique permet - « elle voulait se débarrasser elle-même de son bébé avec qui elle était fusionnée, avec qui elle ne faisait qu'un... » - séparation qui ne peut être dans ce cas que réelle, et mortelle.

Donc enfant = excrément, etc., enfant objet partiel, ou plutôt incarnation, substance épisodique de l'objet *a*. Mais cet objet, l'est-il ? D'autant que cet objet, aucune de ces figures, aucune des quatre substances épisodiques, ni le fétiche, ni aucun gadget ne l'est. Ses incarnations imaginaires sont innombrables ; il s'inscrit dans le symbolique, il a sa place dans les discours où il figure comme lettre, mais c'est un objet réel qui n'est pas mondain, empirique, il demeure inconnaissable en tant que tel

J'aurais pu prendre aussi pour fil les multiples reprises par Lacan de cette phrase d'Augustin dans les *Confessions* : « J'ai moi-même vu et constaté la jalousie chez un tout-petit : il ne parlait pas encore, et il fixait, tout blême, un regard amer sur son frère de lait ¹⁵. » La première occurrence se trouve dans « Les complexes familiaux » que j'évoquais plus haut à propos de la jalousie. Mais il convient d'envisager un passage de la jalousie à l'envie, l'*invidia* qui implique le regard, ce que souligne le texte de Saint Augustin. Ce que l'enfant envie, ce n'est pas ce dont il pourrait avoir envie : « l'enfant qui regarde son petit frère, qui nous dit qu'il a encore besoin d'être à la mamelle ? Chacun sait que l'envie est communément provoquée par la possession de biens qui ne seraient, à celui qui envie, d'aucun usage, et dont il ne soupçonne même pas la

14. Voir A. Vanier, « D'une dyade à plusieurs. Quelques remarques à propos d'un travail avec des mères psychotiques et leur nourrisson », *Psychologie clinique*, n° 12, 2001/2, Paris, 2002.

15. Saint Augustin, *Les Confessions*, trad. P. Cambronne, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1998, p. 789.

véritable nature. Telle est la véritable envie. Elle fait pâlir le sujet devant quoi ? Devant l'image d'une complétude qui se referme, et de ceci que le petit *a*, le *a* séparé à quoi il se suspend, peut être pour un autre la possession dont il se satisfait ¹⁶ », une jouissance, une jalouissance, dira-t-il plus tard à propos de ce même fragment. Mais l'incarnation du *a*, le sein, n'est pas à proprement parler le petit *a* ; c'est de l'image de la complétude que se déduit l'objet *a*. Ainsi, le premier objet, le sein, a certes un rôle ambocepteur entre l'enfant et la mère, mais il n'est pas à proprement parler l'objet *a* ; ce petit *a*, c'est aussi bien l'enfant : « C'est en tant qu'objet *a*, en tant qu'être plaqué à sa paroi, que l'enfant-sujet s'articule¹⁷. » En ce sens, l'objet *a* n'est pas présentifiable ; il se démontre rétroactivement comme ce qui « auparavant faisait toute la structure du sujet ¹⁸ ». Il se manifeste comme l'un des « quatre *effaçons* dont peut s'inscrire le sujet ». C'est pourquoi j'ai pu soutenir que, comme sujet, l'enfant existe en premier lieu dans la mère, au lieu de l'Autre, car c'est la mère qui suppose du sujet dans son enfant, qui le porte, et, surtout, suppose ce sujet en même temps qu'elle se le représente comme séparé avant même qu'il puisse parler ¹⁹. Dans les proto-dialogues des mères avec leur bébé, elles font les questions et les réponses. Ce sujet, l'enfant l'aura été au futur antérieur en dépit ou au delà de son être même, de son être d'objet.

C'est sans doute pour cela que Lacan a pu dire que la psychanalyse d'enfant est ce qu'il y a de plus difficile. En effet, si le non-rapport sexuel, c'est-à-dire le réel, est « le fondement de la psychanalyse », il y a quand même du rapport sexuel possible entre « les générations voisines, à savoir les parents d'une part, et les enfants de l'autre », du fait précisément du rôle de l'objet : « c'est à quoi pare l'interdit de l'inceste²⁰ ». D'autant que l'enfant est désir - c'est comme

16. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 1973, p. 106.

17. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 2006, p. 317.

18. *Ibid.*, p. 322.

19. Voir A. Vanier, communication au congrès de la W.A.I.P.A.D., Lugano, 1988 ; *Contribution à la métapsychologie du temps des processus psychiques. Questions posées par l'observation et la clinique infanto-juvénile*, thèse de doctorat, 1995, inédit ; « D'une dyade à plusieurs. Quelques remarques à propos d'un travail avec des mères psychotiques et leur nourrisson », *op. cit.*

20. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXV, *Le moment de conclure* (1977-1978), inédit, 11 avril 1978.

cela qu'il s'identifie - mais il est aussi jouissance. « On fait des petits qui sont des petits *a*. C'est comme ça qu'ils sont désirés et c'est ça qu'ils trouvent. » Voilà ce que l'analyste d'enfants rencontre, d'où la difficulté. C'est pourquoi l'expérience d'un travail avec les enfants est à mon avis indispensable, comme celle avec les psychotiques, pour tout analyste qui s'engage dans la pratique de l'analyse.

Le mouvement de Lacan témoigne d'une évolution, d'un progrès dans le dégagement d'un objet repéré par Freud. Il permet dès lors de cerner un peu plus ce quelque chose qui est à la fois la limite et la visée du traitement psychanalytique. Mais ce dégagement a été rendu possible aussi par l'évolution historique qui a remanié les discours. Car quelle est la place de l'enfant d'aujourd'hui ? Ne peut-on situer l'enfant moderne, d'une part, dans une fonction à la limite du gadget - l'objet qu'il faut avoir, ce à quoi d'ailleurs le marché, la science et la technique pourvoient : droit à l'enfant, PMA, etc. ; mesurons-nous l'effet dans notre culture, sur notre rapport à nos enfants, du bouleversement incroyable, de la subversion formidable qui a dissocié le coït de la procréation - mais un gadget dont nous faisons encore un symptôme. D'autre part, il doit être situé dans sa valeur de promesse, non seulement liée à la promesse œdipienne du père, mais promesse dans le champ de la culture, celle qu'ont laissée en jachère les effondrements successifs des messianismes religieux et séculiers. Il devient porteur du seul pari sur l'avenir, pari de récupérer la jouissance perdue qu'il incarne ; enfant, donc, entre l'objet dont le réel se traite par la gadgétisation, et l'idéal, celui de la rencontre, du vrai rapport sexuel. Sans doute est-ce la raison de la fascination croissante que nous avons pour notre progéniture.

Cette attente ne peut qu'être, le plus souvent, déçue par cet enfant - objet *a* - porteur de ce que nous ne récupérerons jamais, par ces enfants objets *a* que nous sommes tous, c'est-à-dire « autant de fausses couches de ce qui a été, pour ceux qui [nous] ont engendrés, cause de désir » ; c'est ce que l'analyse nous appelle à rencontrer au-delà du phallus, « pour introduire un petit peu d'air dans la fonction du plus-de-jouir ²¹ ». Voilà qui précise l'enjeu psychanalytique d'une réponse à la question : qu'est-ce qu'un enfant ?

21 J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 1991, p. 207.

RÉSUMÉ

Le statut de l'enfant est un fil qui parcourt l'enseignement de Lacan. Avec l'objet a, il propose une réduction de l'alternative enfant comme phallus ou comme objet partiel, selon l'équation qu'il pose, à la suite de Freud, au début du premier séminaire : « enfant = phallus = excrément, etc. »

MOTS-CLÉS

Enfant, maternité, perversion féminine, Freud, Lacan, objet a, phallus, Winnicott.

SUMMARY

The question of the child's status runs like a thread through the entire body of Lacan's work. The object a offers a reduction of the alternative between the child as the phallus and the child as a partial object, following the equivalence Lacan makes, referring himself to Freud's work, at the beginning of his first seminar: "child = phallus = excrement, etc."

KEY-WORDS

Child, motherhood, female perversion, Freud, Lacan, object a, phallus, Winnicott.